

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 67 (1922)
Heft: 5

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique
Autor: F.F.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'armée avait travaillé, qu'elle était parfaitement instruite selon les théories du jour, qu'elle avait des chefs.

Et s'il nous était donné encore un jour, ce que nous ne souhaitons nullement, d'assister à une nouvelle conflagration, nous verrions certainement, à l'issue de celle-ci, les commentateurs conclure sur la préparation de l'armée aux débuts des hostilités, d'une façon identique à ce que font aujourd'hui ceux dont je parle, cela en raison des transformations qui ne manquent jamais de se produire durant les événements.

Ce que j'en dis n'est nullement pour condamner l'esprit de critique, même pessimiste, à l'égard du passé. Soyons-en satisfaits, au contraire ; il favorise les besoins d'amélioration et de perfectionnement ; il est de nature à encourager notre armée à s'appliquer aux progrès nécessaires, afin de répondre aujourd'hui comme demain à l'adversaire éventuel. Il faudrait seulement qu'il fût juste.

Major F. C. H.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La Guerre future, par le capitaine Glasson. Victor Attinger, Paris, 30, Boulevard Saint-Michel. Neuchâtel, 7, Place A.-M. Piaget. — Prix : 4 fr. 50.

Voici une brochure qui mérite de retenir l'attention. En une centaine de pages, le capitaine Glasson présente, sous une forme très condensée, un grand nombre de postulats et une série d'idées fort intéressantes. A vrai dire, plusieurs d'entre elles ne sont pas absolument neuves et se rapprochent beaucoup de celles déjà émises par d'autres écrivains militaires — le commandant Bouvard, par exemple, — tentés par un sujet qui répond à de pressantes préoccupations.

Après avoir examiné les enseignements que comporte la guerre passée, l'auteur recherche ce qui « sera », car il ne s'agit pas de cristalliser la doctrine nouvelle sur ce qui « fut ». Cette incursion dans le domaine voilé de l'avenir exige du bon sens, de l'imagination et de la logique, de la logique surtout. Ces qualités ne font pas défaut au cours des pages dans lesquelles sont exposées les considérations sur la stratégie, la tactique et l'organisation de la guerre future. On ne saurait les résumer dans une simple notice bibliographique. Il faut les lire. Retenons cependant ce que le capitaine Glasson dit de « l'objectif stratégique ».

Jusqu'à présent, la doctrine admettait que le but recherché par le commandement suprême était la destruction des armées ennemies, C'était logique à une époque où l'importance du personnel l'emportait sur celle du matériel. Actuellement, l'importance du matériel l'em-

porte. Or, ce matériel, indispensable facteur de succès, est le produit de toutes les forces de l'activité nationale. Dès lors, comment définir le « combattant » ? L'auteur trouve une formule qui semble heureuse : « Est combattant, celui qui collabore à la destruction de l'adversaire ». Voici qui est gros de conséquence. Aujourd'hui, demain plus encore, la nation entière sera considérée comme combattante : toutes les forces nationales en effet concourent à la destruction de l'adversaire. Celui qui invente l'obus ou le gaz, celui qui le fabrique est combattant au même titre que celui qui l'emploie. L'objectif stratégique ne saurait dès lors être autre chose que la destruction de *toutes les forces nationales ennemies*. Les femmes, les vieillards, les enfants seront atteints, puisque attachés à l'usine. Le capitaine Glasson ajoute : « Cette théorie de l'extension de l'objectif stratégique à la destruction de toutes les forces nationales de l'adversaire est moralement une conception de démence qui fait frémir tout ce qu'il y a d'humain en nous. » Pratiquement, la mise à exécution de ce principe a déjà été inaugurée pendant la grande guerre et l'auteur se demande si la doctrine nouvelle osera l'arborer ouvertement.

Et comment ces centres vitaux de l'arrière seront-ils atteints ? Ici nouvelle vision d'horreur. L'armée aérienne déversera des tonnes de projectiles et surtout de gaz de plus en plus toxiques. « *La guerre future sera marquée par une débauche de toxiques* » ! Voilà une prophétie qui n'aura pas le don de plaire au sénat des Etats-Unis. Il devra tout de même en prendre son parti, car, comme le fait remarquer très justement le capitaine Glasson, « on réglemente un sport, mais pas un cataclysme ». C'est exact ; il est facile de prohiber l'alcool ou le tabac, mais aucun règlement, aucune loi ne pourra empêcher un peuple d'utiliser un moyen d'attaque ou de défense qui doit lui procurer victoire ou salut. La guerre de l'avenir sera donc encore plus atroce que celles du passé. Il y aurait de quoi désespérer si ce n'était le cas de se rappeler que souvent de l'excès du mal peut naître le bien.

L'auteur a trop clairement brossé le tableau sinistre de la guerre future pour que nous puissions partager entièrement l'opinion « que la paix actuelle n'est qu'une simple suspension d'armes. » Y.

Opérations du 21^e corps d'armée (1^{er} août-13 septembre 1914), par le général Legrand-Girarde. Paris, Librairie Plon, 8, rue Garancière, 6^e.

Ceux qui ont lu l'ouvrage du général Dubail *Quatre années de commandement*, connaissent déjà, dans ses grandes lignes, l'activité du 21^e corps au début de la campagne. La relation du général Legrand permet de suivre les événements de plus près. Il vaut la peine d'étudier les opérations que l'auteur expose avec le souci de rendre hommage aux belles qualités de sa troupe mais aussi avec la pensée de réfuter les reproches dont son commandement a été l'objet.

Le 21^e corps, création nouvelle et à peine achevée au début des hostilités, fonctionnait comme corps de couverture. Sa tâche fut dure dès le commencement. Le 31 juillet, le ministre de la guerre avait donné l'ordre de retirer les troupes de couverture à 10 kilomètres en arrière de la frontière. C'était là une première concession faite aux futurs alliés, aux Anglais, et qui, cette fois, devait se traduire par la perte de nombreuses vies humaines. En effet, dès le 3 août, il fallait reconquérir péniblement un terrain que les Allemands, enchantés de l'aubaine, s'étaient hâtés de fortifier. Puis, le 14 août, le 21^e corps s'avance dans la vallée de la Brûche, encadré entre les

14^e et 13^e corps. Après les combats de la Plaine et de St-Blaise, où fut pris le premier drapeau ennemi de la campagne, et Schirmeck ayant été enlevé, le corps se dirige vers le Donon. Après y avoir laissé une forte couverture, il participe à l'offensive générale de la 1^{re} armée en direction de Sarrebourg.

A partir du 24 et après une retraite assez mouvementée, le 21^e corps se retrouvait quelque peu au nord de son point de départ et allait défendre la Meurthe sur une ligne très étendue, d'Etival à Baccarat. Cette ligne, une fois perdue, c'est dans la région tourmentée de la forêt de Sainte Barbe qu'eurent lieu les combats acharnés de fin août. Le 21^e corps restera toujours le vaillant corps de la *Chipote*. Parmi ses adversaires se trouve le trop fameux général Stenger et l'auteur réfute, en passant, les allégations fantaisistes que cet officier a osé présenter lors de la parodie de justice de Leipzig.

Mais, à partir du 3 septembre, le corps est embarqué pour une nouvelle destination ; il allait arriver à temps pour prendre part aux dernières journées de la bataille de la Marne. Cette part ne fut, on le sait, pas celle qu'on pouvait attendre d'une troupe aussi valeureuse dont l'emploi, entre parenthèses, eût été peut-être plus utile sur l'Ourcq. Son intervention tardive et quelque peu décousue, en tout cas peu décisive, à la gauche de la 4^e armée, ne satisfait ni le général Langle ni le généralissime. Le commandant du 21^e corps dut abandonner son commandement le 13 septembre. Il présente sa défense et rejette sur le G. Q. G. une bonne part de la responsabilité. En ce qui concerne le moment tardif de l'intervention et la fatigue des troupes, le général Legrand fait observer que le 21^e corps ayant été attaché d'abord à la 3^e armée, la zone des cantonnements qui lui était assignée se trouvait fort loin de l'aile gauche de la 4^e armée où, finalement et par suite d'un changement imprévu, il reçut, le 6 au soir, l'ordre de se porter. Les troupes qui avaient combattu au pied des Vosges jusqu'à la dernière minute avant leur embarquement, allaient arriver harassées de fatigue sur leur nouveau champ de bataille. Leur ancien chef estime qu'elles firent tout leur devoir et qu'on n'aurait su leur en demander davantage.

L'ouvrage du général Legrand est pourvu d'excellentes cartes et reproduit un très grand nombre d'ordres de corps ; il intéressera et instruira tous ceux qui cherchent dans l'histoire de la guerre autre chose que des vues d'ensemble.

Y.

Les quatre sièges d'Aïntab (1920-1921), par le lieutenant-colonel M. Abadie. Broch. in-8 de 145 pages, avec deux croquis et six photographies hors texte. Paris 1922. Charles-Lavauzelle et Cie. Prix, 5 fr.

Le lieutenant-colonel Abadie n'a rien à voir avec M. Pierre Loti ; il ne se coiffe pas d'un fez pour raconter des histoires de femme, et la France que représentent les combattants dont il dit les actions n'a rien à voir non plus avec celle de M. Franklin-Bouillon. Cette France-là n'aura pas à joindre un remords à la tristesse lorsque l'histoire vraie, non celle du journalisme, mais celle qui finit toujours par s'imposer parce que conforme à la réalité, montrera que les affaires du Levant en 1920 et 1921, ne furent point dans l'esprit de la guerre européenne.

La région d'Aïntab est dans la Syrie du nord ou dans la Cilicie du sud, comme on préférera. Poste avancé de l'occupation française en 1919, Aïntab subit quatre sièges successifs, savoir trois sièges où les Français furent assaillis par les kémalistes, et le quatrième

qui vit les rôles renversés. A la fin du troisième, un armistice négocié à Angora, entre M. de Caix, représentant du gouvernement de Paris, et Mustapha Kemal pacha, céda aux Turcs partie de la localité avec des postes tactiques importants ; il fallut les reconquérir, non sans lourdes épreuves et non sans pertes, après l'armistice.

Peu après, les péripéties de la lutte ayant conduit les Turcs à être assiégés à leur tour, un long siège qui dura du 11 avril 1920 au 9 février 1921, les Français obtinrent la capitulation de la place : soumission entière de la ville, stipule le procès-verbal. C'est alors que survint la convention d'Angora qui rendit Aïntab aux Turcs, y compris les 245 tombes militaires où reposent les dépouilles des soldats français et coloniaux morts pour ce résultat.

Le récit du lieutenant-colonel Abadie est exclusivement consacré aux opérations militaires, sans commentaire critique d'aucune sorte, récit sobre, net, concis et très attachant. Il fait bien ressortir, par le seul exposé des circonstances, les difficultés de l'action militaire et ses conditions de réussite, dans les contrées du Levant. Qu'advient-il dans la suite ? « L'avenir demeure incertain et gros d'orage », écrit l'auteur en terminant. Il n'en dit pas davantage, mais si M. Pierre Loti donnait une suite à ses *Désenchantées*, il pourrait l'intituler : *Les Désenchantés*, et choisir ses héros chez ses compatriotes. Ils méritent autant de compassions que les petites élégantes des harems auxquelles il réserve les siennes.

F. F.

La Tragédie de Ravallac, par Jérôme et Jean Tharaud. In-16 de 272 p. Paris 1922. Plon-Nourrit et Cie.

On excursionne volontiers, de temps à autre, hors du domaine de la guerre européenne. Voici un livre qui en fournit une occasion intéressante. Il raconte l'assassinat d'Henri IV par Ravallac, « récit qui n'a d'autre prétention, déclarent les auteurs, que de remettre à leur place, et dans l'ordre du temps, les révélations que Ravallac fit à ses juges... »

Cette déclaration n'est pas tout à fait exacte ; les auteurs ont eu d'autres prétentions ; ils se sont appliqués non seulement à rééditer une page d'histoire en s'attachant aux détails vrais et en brossant des portraits consciencieux et nets des héros de la tragédie, le criminel surtout et quelque peu la victime, ils ont tenu à faire œuvre de composition artistique. Ils ont transporté dans l'exposé historique, des moyens volontiers utilisés par l'art scénique, entre autres l'opposition constamment renouvelée, chapitre après chapitre, des insouciantes et séniles amours royales et des noirs pensers du fou religieux, torturé, dans la méditation de son projet, par les contradictions d'une conscience dérégulée. On est porté à adresser à ce propos un reproche aux auteurs : leur effet de contraste est trop voulu, le procédé trop visible ; le lien n'est pas assez étroit entre la comédie et la tragédie pour conserver à l'exposé le caractère d'unité ; les deux sujets et les deux récits vont côte à côte sans s'interpénétrer nécessairement.

De même le chapitre final, qui oppose Caserio, l'assassin du président Carnot, à Ravallac, et la folie anarchiste à la folie religieuse, offre un rapprochement assurément fertile en commentaires intéressants, mais un peu brusqué.

Cela dit, la lecture est attachante et le personnage de Ravallac suffit à retenir vivement l'intérêt.

F. F.

Le Haut Commandement allemand en 1914 (au point de vue allemand), par le général Dupont. Préface du maréchal Joffre. — Paris. Chapelot.

La littérature militaire est devenue si considérable que, ne pouvant en venir à bout, le lecteur se voit forcé de faire un choix. Nous n'hésitons pas à ranger l'ouvrage du général Dupont, ouvrage peu volumineux, du reste, et qui ne comporte qu'une centaine de pages, parmi ceux qu'il faut lire. L'étude de la conduite des premières opérations de 1914 conservera longtemps son intérêt. L'effondrement du plan de guerre le plus grandiose et le plus longuement préparé qu'offre l'histoire militaire a été trop complet, ses conséquences trop grandes, sa répercussion sur l'Europe entière trop évidente, pour qu'on ne saisisse pas chaque occasion d'en revoir les causes.

Dans la première partie de son livre, le général Dupont, après avoir esquissé la personnalité de quelques grands chefs de l'armée allemande, expose ce fameux plan de guerre qui a pour auteur le comte Schlieffen, mais qui subit, de la part de Moltke junior, quelques modifications très critiquées. Passant ensuite rapidement sur la prise de Liège et la bataille des frontières, le général Dupont aborde, dans la deuxième partie, l'exposé des opérations de la III^e armée du 18 août au 4 septembre, puis, il suit les I^{re} et II^e armées jusqu'à l'époque de la stabilisation. Il ne s'agit donc pas d'un exposé général des opérations sur l'ensemble du front durant la période d'août et septembre 1914 ; l'auteur s'en est tenu à ces trois armées seulement. C'est que, d'une part, leur rôle a été le plus intéressant et que, d'autre part, ce sont leurs opérations qui ont donné lieu aux discussions les plus vives. Et puis, il était naturel d'utiliser les nombreuses sources fournies par les Kuhl, les Kluck, les Baumgarten, les Hausen et les Bülow, tous représentants et avocats de l'une ou de l'autre de ces trois armées en question. Ces noms ne sont pas inconnus des lecteurs de la *Revue militaire suisse*, qui se souviendront peut-être des études parues ici-même, au moment où les documents allemands faisaient enfin un peu de lumière sur le drame de 1914. Ils n'en seront que mieux préparés pour suivre l'exposé très intéressant et beaucoup plus développé du général Dupont. Ils pourront aussi constater que ses conclusions ne diffèrent guère de celles que nous avons présentées. En ce qui concerne la recherche des responsabilités, il ne peut, du reste, y avoir aucun doute, les sources allemandes sont quasi unanimes à ce sujet ; le grand coupable, c'est le Haut Commandement. Le général Dupont se range aussi à cette manière de voir, mais, avec une sûreté de jugement remarquable, il émet une opinion à laquelle nous n'avions pas songé, et qui paraît fort juste. Pour lui, le vrai responsable n'est autre, en dernier ressort, que le grand Moltke lui-même. Son neveu n'aurait eu que le tort d'appliquer une méthode de commandement qui, en 1870, n'avait obtenu le succès que grâce à la passivité du commandement français. Et le général Dupont cite les pages dans lesquelles il y a vingt ans déjà, le général Foch, étudiant la stratégie de Moltke, faisait voir que la campagne de 1870 ne fut véritablement pas dirigée par lui : « Ce sont les sous-ordres qui prennent l'initiative », et ailleurs : « Il (Moltke) désire conserver et développer leur esprit d'initiative, persuadé qu'il en sortira la victoire. Cette victoire sera donc le résultat non pas de ses combinaisons à lui, qui ne sont presque jamais suivies par les exécutants, mais d'autres combinaisons improvisées par eux. A défaut de gros succès stratégiques, qui ne peuvent découler que d'un plan d'ensemble, coordonné par le généralissime,

il se produira une série de succès tactiques qui finiront par ébranler, par démoraliser quand même l'adversaire ».

Le général Dupont fait observer que ces considérations constituent une véritable divination de la campagne de 1914. C'est parfaitement exact ; les mêmes errements se reproduiront en 1914, mais, comme cette fois, les Allemands ne se trouveront plus en présence des Frossard, des Faily et des Bazaine, les erreurs du système se paieront cher.

En ce qui concerne les exécutants, le général Dupont se montre très sévère pour v. Kluck. Nous l'avions été un peu moins. Pour nous, l'erreur du général allemand ne réside pas tant dans sa marche, quelque peu aventurée, entre Mons et la Marne. Sans doute, son indépendance a aggravé la situation générale des armées allemandes, mais il peut faire valoir des excuses qui ont, à nos yeux, quelque valeur et que nous avons exposées. On peut ajouter que si Kluck a été choisi pour commander l'armée de l'aile marchante, c'est qu'on comptait sur son énergie et sur son allant. Il le savait certainement et n'était pas homme à s'arrêter en route. Depuis Mons, sa tâche est de poursuivre ; il a poursuivi. Il est vrai qu'il avait aussi une tâche de flanc-garde et qu'il l'a négligée, mais, comme on le laisse aller, ou qu'on ne l'arrête que trop tard, et qu'on ne le renseigne pas sur la situation d'ensemble, il croit bien faire en fonçant de l'avant.

S'il avait réussi, c'eût été un autre Alvensleben.

Selon nous, sa véritable faute consiste à avoir voulu *persister* dans son offensive sur l'Oureq. Entendons-nous bien. Lorsque, le 5 dans la nuit, ou encore le 6 dans la journée, il se décide à résoudre *offensivement* sa tâche de flanc-garde, il était certainement dans le vrai. A ce moment, le dernier ordre reçu enjoignait à son armée, comme à l'armée Bulow, de prendre front face à Paris, lui Kluck, au nord, Bülow, au sud de la Marne. Bülow a fait savoir le 5, qu'il achèverait sa conversion face à l'ouest, dans la journée du 6. Kluck était donc libre de disposer de toute son armée au nord de la Marne, sans inconvénient pour personne. Jusqu'ici, rien à dire. Mais, le 6 au soir, Kluck n'ignore pas que Bülow, loin de pouvoir exécuter sa conversion, a été attaqué de front et qu'il livre une rude bataille. Il doit donc se dire que désormais, seule son armée, la 1^{re}, va avoir à couvrir le flanc de tout le dispositif, et cela non plus seulement au nord de la Marne, mais aussi au sud, puisque Bülow est bloqué et maintenu sur son ancien front face au sud. Il devrait donc, s'il veut opérer non pas pour lui seul, mais dans l'intérêt général, laisser des forces suffisantes au contact de Bülow *et au sud* de la Marne. Il est évident qu'en faisant cela, il devra renoncer à résoudre sa tâche offensivement ; *dès ce moment, la défensive s'impose*. Kluck n'y songe pas ou ne s'y résout pas ; là est son erreur. Il rappelle ses deux derniers corps au nord de la Marne, y accumule des forces superflues, même pour une offensive, et Bülow est abandonné. Voilà en quoi consiste l'erreur qui va peser si lourdement sur le destin des armées allemandes. Bülow ne s'y est pas trompé ; pour lui, Kluck eût dû se maintenir sur la défensive. Mais lui a-t-il fait part de sa manière de voir ? D'après sa relation, on ne peut s'en rendre compte. Il est probable qu'il s'est abstenu. Les rapports étaient frais entre les deux généraux, et on ne saura jamais l'influence que cette mésentente a pu avoir sur les événements.

La carence du Haut Commandement, que le général Dupont souligne avec vigueur, ressort encore ici comme à tous les instants du drame. C'était à lui de diriger, de coordonner les mouvements que ses subordonnés entreprennent chacun de leur côté. Il a bien essayé de mettre Kluck sous les ordres de Bülow, mais cette subordination n'a pas produit de bons résultats ; Kluck s'était montré impatient

de secouer le joug et le Haut Commandement avait cédé ; le 27, la 1^{re} armée recouvrait son indépendance. Moltke ne commandait pas, chacun fait désormais ce qu'il veut. On pouvait prévoir, dès lors, que tout irait au petit bonheur.

Encore une remarque : Les chefs des trois armées qui nous occupent ont des tempéraments fort différents ; c'était une raison de plus pour ne pas se contenter de leur recommander « de s'entendre entre eux ». Kluck, bouillant et impulsif, ira de l'avant tant qu'il pourra, sans trop se préoccuper des autres ni des obstacles. Bülow, très capable mais usé, n'ayant plus l'âge des décisions hardies, aura la tendance à s'exagérer les difficultés. Il crie trop facilement au secours. Sur la Sambre, à peine en présence de l'ennemi, il fait converser Kluck et attire Hausen à lui, trop près de lui, préparant un enveloppement tactique alors qu'un large débordement stratégique eût produit des résultats infiniment plus considérables. Et cependant, de son propre aveu, au moment où il fait converger de telles masses sur un secteur aussi restreint, il croit n'avoir que peu d'ennemis devant lui. Même alarme et même agitation au début de la bataille de Guise-St-Quentin. Quant à Hausen, manquant de personnalité et partant d'autorité, il se laissera tirailler de droite et de gauche sans jamais savoir quel parti prendre. Et, personne n'est là pour mettre tout ce monde d'accord ; le chef d'orchestre dont parle le général Foch, laisse aux exécutants le soin de s'accorder et ils ne s'accordent pas.

Cette dissonnance a encore un autre effet : le Haut Commandement ne se décidant pas à juger les choses par lui-même, s'en rapporte forcément au dire des chefs d'armées. Les rapports qu'il en reçoit portent tout naturellement le reflet de la mentalité particulière de chacun d'eux. Kluck est optimiste (sauf le 7 septembre au soir !) ; à ses yeux, l'ennemi est radicalement battu, il n'y a qu'à poursuivre ; Bülow est plus circonspect, plus réservé, et Hausen ne dit pas grand-chose. Dans ces conditions, le G. Q. G. a bien du mal à voir clair dans la situation. Mal renseigné, laissant trop d'initiative à ses subordonnés, le Moltke de 1914 n'a que trop exactement suivi la méthode de son oncle, si bien, qu'en définitive, on peut se ranger à l'opinion du général Dupont et dire avec lui que ce n'est aucune des personnalités de 1914 qu'il faut incriminer, mais bien l'heureux vainqueur de Sadowa et de Sedan.

P.

Allg. Schweiz. Militärzeitung, Nos 9 et 10. — Die individuelle Fütterung der Dienstpferde. — Ueber Taktik und Ausbildung der Infanterie. — Unser Heerwesen in amerikanischer Beleuchtung. — Brauchen wir Militärgeologie ? — Pro corpore. — Vom Giftkrieg der Zukunft. — Sektionsberichte. — Literatur.